

[Festival d'Avignon 2022] " Le Nid de cendres" : une épopée théâtrale pour renouer avec le merveilleux



Après sept longues années de travail, le jeune Simon Falguières et sa troupe proposent une pièce dont la longueur, 13 h entractes compris, n'a d'égale que la beauté.

Dans l'univers de Simon Falguières, deux mondes jumeaux coexistent : celui du conte et celui de la réalité. Quand les deux mondes s'éloignent trop l'un de l'autre, ils semblent condamnés à dépérir et c'est ce qui se passe. Dans le monde réel, un krach boursier conduit à une révolte, qui réduit le monde à un désert de cendres. Dans l'autre, un roi et une reine administrent leur royaume jusqu'à ce que la reine, malade d'ennui, fasse un pacte avec le temps et tombe dans le sommeil. Bien entendu, les deux situations sont liées à un désordre cosmologique, à l'instar des anciennes épopées. Deux jeunes gens sont élu-es par le destin pour rétablir l'équilibre ensemble : Anne, princesse du royaume des contes, et Gabriel, enfant-prodige de l'occident.

En 13 h, Falguières avait le temps d'en raconter des choses. Pour cause, avec cette pièce, il s'agissait de nous rabibocher, nous, spectateur-trices, avec le style de l'épopée, mais aussi avec son histoire. De fait, les 13 h de spectacle fourmillent de références culturelles d'une densité à peine croyable. On retrouve l'univers de multiples contes, avec un soupçon de Belle au bois dormant, un zeste de Cendrillon, un morceau de Raiponce et une bonne dose d'Alice au pays des merveilles. On renoue avec les classiques de la Grèce antique, aussi, avec l'*Odyssée* et l'*Iliade* d'Homère ou encore le théâtre de Sophocle. Falguières y ajoute son goût pour Shakespeare, mais aussi une certaine fascination pour les mythes chrétiens, depuis Adam, Ève et leur pomme, jusqu'à Abel et Caïn, en passant par le Diable et Dieu. De ce joyeux mélange naît un univers densément symbolique, servi par une écriture relativement sobre et une structure aérée par six entractes dans l'herbe de la Fabrica.



Des acteur·trices charismatiques pour une mise en scène royale

Ce texte se révèle à la fois poétique et extrêmement drôle. Les comédien·nes le maîtrisent en profondeur et ça se sent. Tou·tes ont pu affûter leurs personnages via leur présence, leurs convictions, leurs spécificités vocales, aussi. Nul besoin de s'aider d'un costume pour comprendre quand Mathias Zakhar joue le Diable ou bien Coroll le balayeur. Alors que le premier suscite automatiquement l'angoisse et la méfiance, le second brille par sa bonhomie et son air inoffensif. Dans un autre genre, mention spéciale à Camille Constantin Da Silva en extraordinaire Madame Loyale, en musicienne virtuose et imitatrice de bébés à un degré invraisemblable.

La maîtrise des comédien·nes est magnifiée par une très belle mise en scène et une scénographie signée Emmanuel Clolus. Pour ce spectacle, ce dernier propose une esthétique relativement sobre pour rester compatible avec la multitude des lieux de l'action (falaise, appartement, forêt, théâtre, château, lotissement...). Pourtant, les lumières et accessoires viennent très vite stimuler l'imagination du spectateur et il est difficile, a posteriori, de se figurer le roi hors de son château ou Jean loin de sa falaise. On peut ajouter à cela le sens du tableau de Simon Falguières, peut-être un transfert de ses talents de dessinateur. Il sait organiser un plateau avec grâce et harmonie et il en joue. " *Drame symboliste !* ", s'amuse Madame Loyale lors de la scène du diagnostic de la reine. De fait, il est bien difficile de ne pas voir un tableau symboliste dans la posture maniérée des courtisans ou encore une égérie de l'art nouveau dans cette Madame Loyale à la robe géométrique perchée en haut de son mur.

Une philosophie un brin conservatrice

Le goût de l'équilibre est aussi au fondement philosophique de la pièce. En ce point précis, Falguières diffère d'Olivier Py et de son spectacle fleuve. Si les deux hommes partagent un certain goût pour une mystique théâtrale et une certaine philosophie chrétienne, ils rêvent d'utopies différentes. On peut regretter chez Falguières une forme de léger conservatisme ambiant, peut-être issue de la matière première des contes.

Certes, c'est la princesse Anne et son équipage féminin qui prennent le rôle d'Ulysse à la place de ses frères, mais elle le fait pour retrouver un prince charmant. Celui-ci met fin à la relation amoureuse entre Anne et Sophie comme si cet amour lesbien n'était qu'un prélude, une sororité immature, incomparable à une union hétérosexuelle. Les relations de pouvoir restent également assez verticales, y compris dans les espaces utopiques. Il est assez compréhensible que le roi et la reine régissent leur royaume, comme la reine de coeur de Lewis Carroll, mais de quel droit Gabriel s'arrogé-t-il la direction de la troupe, imposant aux autres des décisions arbitraires et un comportement exécrationnel ? Enfin, il y a le lancinant petit refrain sacrificiel, qui circule de bouche en bouche, comme si la souffrance était un passage obligé vers le bonheur et le salut du monde. Salut qui, fatalement, serait remis en cause pas la malignité intrinsèque à l'être humain. Axiome typique de la misanthropie chrétienne, il participe à absoudre les systèmes inégalitaires comme mal inévitable. Heureusement, Falguières parvient par petites touches à s'extirper de ce vieux moralisme et à proposer des utopies plus inspirantes, comme l'éloge de la vie nomade ou le théâtre idéal qu'il participe à retaper en Normandie avec la compagnie K. L'utopie reste belle, qu'on y adhère ou pas.

Du 10 au 12 mars 2023

Hérouville-Saint-Clair Comédie de Caen

Du 11 au 20 mai 2023

Nanterre Théâtre Nanterre-Amandiers

Du 3 au 4 juin 2023

Toulouse Théâtre de la Cité CDN Toulouse Occitanie